

PRATT, Michel, *La Grève de la United Aircraft*. Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 1980, 115 p. \$8.50.

Dorval Brunelle

Volume 34, Number 2, septembre 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/303867ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/303867ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brunelle, D. (1980). Review of [PRATT, Michel, *La Grève de la United Aircraft*. Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 1980, 115 p. \$8.50.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 34(2), 285–289.
<https://doi.org/10.7202/303867ar>

PRATT, Michel, *La Grève de la United Aircraft*, Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 1980, 115 pp. \$8.50.

En tout cas, l'initiative est excellente. Nous verrons plus loin ce qu'il en est de son traitement, mais l'idée de bâtir une monographie sur un conflit social d'importance est trop rare pour que ne soit pas soulignée d'entrée de jeu la nécessité de multiplier ce genre d'analyses. Bien sûr, certaines existent déjà à l'état de travaux d'étudiants ou de mémoires de maîtrise; ce qu'il faut cependant c'est diffuser les meilleurs de ces essais et susciter la rédaction de textes couvrant en profondeur une lutte sociale précise (Milton Park) ou une lutte syndicale donnée (Commonwealth Plywood ou Robin Hood).

Nous manquons de mémoire, d'histoire par conséquent, poussés comme nous le sommes de conflit en conflit et constamment contraints à des réévaluations superficielles, des rajustements hâtifs.

Une analyse en profondeur d'un conflit social avec la prise en compte des positions de tous ses intervenants, même celles qui sont demeurées les plus occultes, constitue la plus fascinante «leçon d'hommes» — par opposition à la «leçon de choses» propre à nos vieux manuels de biologie, de zoologie ou de botanique.

L'exemple du travail consacré, sous la direction de Pierre-Elliott Trudeau, à la grève de l'amiante de 1949 vient tout de suite à l'esprit. Pas moins de neuf contributions furent à ce moment rassemblées dans l'ouvrage qui, en 1956, avait été publié sur le sujet¹.

Ce genre d'initiative est en effet d'autant plus valable que la recherche est complète, exhaustive et se donne pour mission de cerner les mille facettes d'une lutte, les tergiversations des acteurs, les doutes et les intérêts des groupes, voire les intérêts des groupuscules. C'est cela un conflit et c'est cela surtout l'important à livrer de l'expérience d'un conflit à d'autres qui luttent sur leurs traces.

C'est à ce niveau que la notion de classe cesse d'être une notion abstraite: ce sont des individus identifiables, en chair et en os, qui prennent des décisions ou n'en prennent pas. Finies les grandes abstractions bonnes pour les manuels ou pour les théories pures, ici c'est le réel qui prend le pas sur l'abstraction. Bien sûr, on pourra au passage établir les liens entre cet individu et le capitalisme, plus précisément encore, avec les intérêts de ses patrons, de ses capitalistes bien à lui. Une lutte importante devient alors, dit-on, «symbolique», bien que ce soit tout le contraire qui se produise puisque c'est en effet la réalité de la lutte de ces travailleurs qui illustre et qui valide les généralisations sur «la» lutte des classes. Comme l'a écrit un intellectuel français dont le nom m'échappe, «à un certain niveau d'abstraction, nous sommes tous d'accord». Qu'on ne nous parle pas alors du conflit de la United Aircraft comme d'une lutte de classes, ce n'est pas de cela *seulement* qu'il s'agit. Il ne s'agit pas, en d'autres mots, de la validité d'une formule vide, abstraite, mais d'un affrontement bien concret et tout l'intérêt de l'étude, de même que l'intérêt de l'utilisation de cet affrontement, résident dans l'analyse détaillée des positions et des justifications de toutes les parties en présence, celles des syndiqués, celles des patrons, celles des politiques, des partis et des intellectuels eux-mêmes.

Le livre que Michel Pratt a consacré à la grève de la United Aircraft a failli passer à côté des questions et des enjeux propres à ce conflit pour valider son approche théorique. Il procède alors, dans les deux premiers chapitres surtout, à énoncer des thèses plutôt qu'à étudier les parties en présence. C'est ainsi que le premier chapitre intitulé: «Les caractéristiques sociologiques des acteurs» (pp. 5 à 20), est davantage un rappel

¹ P.-E. Trudeau (en collaboration et sous la direction de), *La grève de l'amiante* (Montréal, Éditions du Jour, 1970).

presque caricatural de ce que sont le capitalisme et le syndicalisme plutôt qu'une analyse sérieuse des données disponibles. On a ici l'impression que ces données et ces tableaux sont tout simplement juxtaposés aux énoncés de base; d'un côté on nous présente les citations tirées des plumi-fistes du matérialisme historique, de l'autre on nous étale quelques chiffres, quelques noms de *managers*. On a alors droit à des phrases du genre: «De fait, si le capitalisme n'a pas changé dans son essence au niveau des rapports de production, il s'est cependant transformé dans ses manifestations, par l'évolution des forces productives» (p. 5), qui sourdent tout droit de la scholastique médiévale pour laquelle la distinction fumeuse entre essence et existence était l'engrais dans lequel fleurissaient ses plus vaines balourdises. Pourquoi alors, si l'on ne connaît pas un *iota* à ces querelles, si l'on ne sait pas le sens des mots qu'on utilise, l'histoire des affrontements théoriques et pratiques auxquels ils ont donné lieu depuis des millénaires, pourquoi faire de la philosophie de basse cuisine et bêler n'importe quoi pour faire semblant de comprendre et s'éviter la peine de chercher? Pourquoi, en d'autres mots, enclencher une monographie, une étude concrète, une tranche d'histoire récente sur des distinctions chères à Aristote, ou à Plotin et prétendre que ces distinctions ont encore un sens, après les philosophes du XXe siècle en général, l'herméneutique et les prolongements actuels de l'école de Francfort en particulier?

Il en va de même pour la suite du texte où il est question de l'internationalisation du capital sans que soit cité un seul auteur qui ait sérieusement étudié la question, avec l'exception d'un simple renvoi à Theotónio dos Santos, grâce auquel rien de bien pertinent n'est mis en lumière autour de cette question complexe. Par contre, on a droit à des citations de l'évangile selon Sainte Martha Harnecker et à ses ineffables définitions des expressions «situation de classe» et «position de classe». Non seulement ces quelques pages ne nous font-elles pas avancer d'un seul pouce, mais elles ont de surcroît le très grand désavantage de passer sous silence les véritables percées théoriques effectuées dans ces domaines depuis un demi-siècle d'une part, de nous faire dévier de l'argument central, celui que représente cet événement qu'est une grève d'autre part.

Parce que le chapitre deux, intitulé «Le rapport de forces» (pp. 21 à 27) ne nous apprendra pas non plus le pourquoi de la grève, c'est-à-dire le sens et la portée du refus de travailler comme mode de résistance privilégié face à l'exploitation capitaliste et ce n'est pas l'unique paragraphe consacré à cette question (p. 59) qui nous l'apprendra non plus.

C'est comme si les quelques rappels «théoriques» du premier chapitre avaient atteint leur but qui aurait été celui d'occuper tout l'espace de la théorie de la lutte entre classes; alors, curieusement, dans un travail en profondeur sur une grève, on ne dit pas un traître mot de la grève, du sens et de la portée historique de ce type de conflit. Pour sûr, il y a bien

quelques mentions de conflits antérieurs — trop courtes d'ailleurs — mais rien sur la nature du contrat de travail, son encadrement par l'État, sur le bris de contrat et le droit criminel, rien en définitive sur la portée du travail salarié, le salariat et la rupture du lien salarial. Dans une monographie, ce genre de silence serait tout à fait pardonnable, dans un travail qui prétend théoriser; manquer de le faire pour flotter au niveau où l'on nous fait flotter et aussi précairement, ce l'est beaucoup moins.

Pourtant, si l'on met de côté les maladresses théoriques, si l'on passe sous silence l'absence de toute hypothèse sérieuse concernant la grève en général et cette grève en particulier, le livre de Michel Pratt est fort intéressant. Et ce n'est pas par goût du paradoxe que la formule est employée mais bien parce que, tout compte fait, le travail consacré à l'analyse du conflit comme tel l'emporte de beaucoup en profondeur et en ampleur sur le travail consacré à l'appréhension théorique ou empirique du rôle, de la place et de la fonction des acteurs dans cet affrontement.

Si l'auteur n'a pas su, semble-t-il, présenter la matière et sa matière dans les deux premiers chapitres, les deux suivants sont bien construits, mieux menés et beaucoup plus étoffés de sorte que l'ensemble s'en trouve complètement transformé. Le chapitre trois, «La négociation et la dynamique évolutive du conflit» (pp. 29-56) est une étude historique passablement précise des principaux événements qui marquèrent le conflit depuis le début des négociations en vue du renouvellement de la convention collective, en août 1973, jusqu'à la signature du contrat en août deux ans plus tard.

Quant au dernier chapitre, «La stratégie» (pp. 57 à 80), il fait le tour de toutes les mesures prises par l'une ou l'autre des parties en présence et passe en revue les manifestations de solidarité de même que les décisions rendues par les tribunaux autour de cette grève à la United Aircraft.

C'est donc essentiellement en tant que chronique des événements entourant ce conflit que le livre de Michel Pratt est important parce que, aussi bien sur le plan de la théorisation, que sur le plan de l'appréhension des rapports que nouent des hommes en lutte, la pauvreté du cadre d'analyse et l'absence de compréhension véritable à l'endroit des grévistes l'empêchent de cerner toute la richesse, la profondeur et la tragédie des mouvements et des revirements individuels ou sociaux qui ponctuent toute l'histoire de ce conflit et même du symbole que ce conflit a représenté pour le peuple québécois à l'époque. En conséquence, le ton froid et impersonnel tranche beaucoup ici par opposition à la passion qui anime les acteurs et qu'avaient à tout le moins fort bien su rendre les collaborateurs de Trudeau dans le temps.

S'il s'agit, d'un côté, d'une initiative fort louable, de l'autre, il est évidemment bien dommage qu'un tel conflit n'ait pas encore trouvé ses prolongements historiques dans un ouvrage à la mesure des événements

en cause et surtout à la mesure de l'extraordinaire richesse humaine et du courage des principaux acteurs de ces événements, en l'occurrence les grévistes de la United Aircraft.

*Département de sociologie
Université du Québec à Montréal*

DORVAL BRUNELLE